

d'uriner. Casal et Strambio ont décrit un singulier phénomène caractérisé par des mouvements choréiformes, par une sorte de vacillation de la tête, et par une propulsion en avant ou en arrière qui s'oppose au repos et qui entraîne quelquefois la chute. Mais, du côté du système nerveux, le phénomène le plus important consiste dans une altération de l'intelligence revêtant la forme lypémanique. C'est là ce qu'on appelle la folie pellagreuse, caractérisée principalement par l'inertie, par la tristesse profonde et souvent par la tendance au suicide et particulièrement par ce que Strambio a désigné sous le nom d'hydromanie, c'est-à-dire le désir de périr par l'eau. Comme on l'a remarqué, il est probable que cette tendance à se noyer dépend de l'existence, dans les pays à pellagre, comme en Lombardie, de canaux ou de rivières offrant des tentations et des occasions de se noyer, bien plutôt qu'à une forme spéciale de délire. En Espagne, en France on n'a pas noté cette manie de périr par l'eau; à Paris, en Champagne, chez les pellagres que j'ai eu occasion d'observer, j'ai pu constater la tendance au suicide sans hydromanie. On a noté aussi des cas de monomanie religieuse, d'autres de délire aigu avec exaltation maniaque, mais la forme la plus ordinaire est la mélancolie.

Au bout d'un certain temps le délire fait place à l'affaiblissement des facultés intellectuelles; la mémoire se perd, les forces musculaires diminuent, de véritables paralysies surviennent, et les malades présentent un aspect assez semblable à celui des gens atteints de paralysie générale.

Lorsque les pellagres sont arrivés à ce degré extrême de la maladie, ils tombent dans la cachexie, laquelle se présente sous deux formes, la première qui a reçu le nom de cachexie pellagreuse, la seconde qui a été appelée cachexie sans pellagre. Dans la première forme, la peau

est sèche, grisâtre, d'une couleur foncée qui rappelle la coloration bronzée de la maladie d'Addison; l'épiderme est le siège d'une exfoliation souvent renouvelée, sur les mains, sur les poignets, sur les joues; il n'est pas rare de constater l'existence de taches ecchymotiques déjà signalées par Strambio, mais il n'existe plus de poussées érythémateuses, ni au printemps, ni à aucune époque de l'année, comme cela avait lieu dans un degré moins avancé de la maladie. Alors il s'établit d'une manière permanente une diarrhée séreuse incoercible, la langue est lisse, resserrée, avec les fissures, les plicatures et les ulcérations qu'on rencontre dans la pellagre confirmée. La débilité musculaire est extrême, les malades ne peuvent pas marcher, ils sont affectés de tremblements des membres et ils présentent les symptômes bien caractérisés de ce qu'on a appelé la paralysie pellagreuse. Leur état intellectuel est également amoindri et ils sont tombés dans une prostration plus ou moins complète. Il y a également une altération profonde de la nutrition et l'émaciation du corps est en rapport avec l'affaiblissement musculaire.

Dans la seconde forme de cachexie pellagreuse (cachexie sans pellagre), on n'observe pas au même degré ces signes de débilité générale, les fonctions digestives se rétablissent, les malades mangent, ils n'ont de la diarrhée que d'une manière intermittente et cette diarrhée n'a aucun caractère particulier, les forces musculaires sont conservées et l'émaciation n'est pas très prononcée. Sauf la sécheresse, la teinte brune et la desquamation fréquente de la peau, il n'y a plus guère de symptômes spéciaux à la maladie pellagreuse, mais le système nerveux est altéré profondément, l'intelligence est détruite, la démence est complète et s'accompagne d'une faiblesse musculaire qui va quelquefois jusqu'à la paralysie. Je me rappelle avoir vu à l'hôpital général de Milan un assez grand

nombre de ces déments incurables, anciens pellagreu, chez lesquels on ne pouvait plus retrouver les caractères de la maladie première.

*Marche, durée, terminaison.* — La pellagre a une marche progressive, et on peut y distinguer trois périodes assez distinctes : dans la première, se développent les accidents cutanés, souvent momentanés, mais récidivants ; dans la seconde apparaissent le trouble des fonctions digestives et l'altération de l'intelligence, la folie pellagreuse, et enfin la troisième est caractérisée par l'état cachectique. Mais si dans quelques cas rares la maladie peut évoluer en un an et même en moins de temps, le plus ordinairement, sa marche est très lente et sa durée peut se prolonger pendant six, huit, dix, douze ans et plus, avec des améliorations et des exacerbations successives.

La guérison peut avoir lieu, mais le plus ordinairement la terminaison est fatale. La mort survient le plus souvent par l'effet d'un affaiblissement graduel et avec les symptômes de la cachexie, mais elle peut arriver plus promptement par l'apparition d'accidents nerveux graves, tels que le coma ou des convulsions. Dans quelques cas signalés par Strambio et plus récemment par Landouzy, la maladie peut revêtir une marche aiguë et prendre l'aspect d'une fièvre typhoïde, c'est ce qu'on a appelé le typhus pellagreu, caractérisé par un état fébrile intense, par la sécheresse de la langue, par de la diarrhée, par du météorisme, de la prostration et du délire. Cette forme a été considérée par quelques auteurs comme due à une véritable fièvre typhoïde venant compliquer la pellagre ; il est plus probable que c'est un accident aigu appartenant à la maladie principale. Quoique cet état typhoïde puisse se terminer par une amélioration au moins momentanée, le plus souvent elle est très grave et les malades succombent. Enfin j'ajouterai que les pellagreu sont quelquefois enlevés d'une manière assez prompte par

une maladie intercurrente à laquelle leur état de dépression générale ne leur permet pas de résister.

*Diagnostic.* — Je n'ai pas besoin d'insister longuement sur le diagnostic de la pellagre ; cette maladie est suffisamment caractérisée par les trois ordres de symptômes qui lui appartiennent pour qu'on doive la reconnaître, lorsqu'on trouve réunis les altérations cutanées, les accidents digestifs et les troubles vésaniques à forme dépressive et lypémanique ; mais néanmoins la maladie est souvent méconnue, lorsqu'elle se déclare dans des pays où elle ne règne pas habituellement et surtout dans les cas où elle se présente sous la forme fruste, avec quelques-uns de ses symptômes seulement, soit la diarrhée, soit les troubles intellectuels, associés à un érythème fugace dont on constate à peine les traces. Dans ces circonstances le diagnostic est difficile, mais on peut cependant l'établir en faisant attention à la succession et à l'association des diverses manifestations morbides, et principalement à l'existence antérieure ou actuelle de l'érythème du dos des mains et à la teinte bronzée de la peau à la face et aux parties découvertes. Pour ma part, je ne fais pas difficulté d'admettre l'existence de la pellagre lorsque je rencontre des troubles digestifs et des accidents neurasthéniques chez des gens ayant ou ayant eu des érythèmes aux parties découvertes, alors même que la maladie se présente en dehors des conditions étiologiques admises habituellement.

*Pronostic.* — La pellagre est une affection grave qui se termine ordinairement par la mort, ainsi que je l'ai dit ; cependant, si les causes hygiéniques qui lui ont donné naissance peuvent être modifiées et si la maladie n'est pas encore arrivée à son complet développement, on peut quelquefois avoir l'espérance d'entraver ses progrès et d'obtenir la guérison.

*Étiologie.* — La pellagre est endémique dans certains

pays, en Espagne, en Galicie particulièrement; elle y a été signalée dès 1770, par Gaspar Casal, sous le nom de *mal de la rosa*; elle y règne encore aujourd'hui, ainsi que Th. Roussel a pu s'en assurer (1). Elle existe depuis longtemps en Italie, principalement dans la Lombardie et dans le Milanais; en France elle a été observée dans quelques départements du Midi, dans l'Aude, dans la Haute-Garonne, dans les Pyrénées, dans la Gironde et principalement dans les Landes. On en a signalé encore des cas habituels en Roumanie, en Hongrie, en Algérie. Mais il ne faudrait pas croire que la maladie pellagreuse ne se rencontre que dans ces foyers endémiques, on en a constaté des exemples authentiques dans d'autres endroits, notamment en Champagne, à Lyon, à Paris; je reviendrai tout à l'heure sur ces cas, dits *cas sporadiques*. Avant de quitter la question des climats, je ferai remarquer que les pays où la pellagre règne d'une manière endémique sont chauds et humides, mais que la chaleur seule ne peut pas être invoquée comme une circonstance favorable, puisque la maladie n'est pas observée dans des régions plus chaudes; c'est ainsi qu'en Italie les provinces méridionales sont préservées, tandis que les régions septentrionales comptent un grand nombre de malades; de même en Espagne, où la maladie épargne le Midi; en France, la pellagre, cantonnée dans le Sud-Ouest, n'atteint pas la Provence, où la température est plus élevée.

Il n'y a rien de bien positif à dire sur le sexe et sur l'âge des malades atteints de pellagre; les hommes pellagres paraissent un peu plus nombreux que les femmes, et la maladie ne respecte aucun âge. Quant aux professions, si on consulte les observations, on trouvera parmi les individus atteints un grand nombre d'agriculteurs;

(1) Th. Roussel, *Traité de la pellagre et des pseudo-pellagres*. Paris, 1866.

mais il ne faut pas oublier que dans les campagnes ou dans les petites villes où sévit la maladie, la plus grande partie de la population est employée aux travaux des champs; d'ailleurs on a observé aussi la maladie chez des gens appartenant à des professions sédentaires.

Mais une chose qu'on ne peut nier, c'est que les pellagres se trouvent principalement parmi les plus pauvres, parmi ceux qui sont les plus mal vêtus, les plus mal nourris et les plus mal logés. De l'aveu de tous les auteurs, la misère est une des causes prédisposantes les plus incontestables de la pellagre, et dans certains pays on la désigne sous le nom de *mal de misère*. Je puis ajouter qu'on voit la maladie diminuer dans un pays à mesure qu'augmentent le bien-être et la civilisation.

Je considère aussi l'alcoolisme comme une des circonstances les plus favorables au développement de la pellagre, et dans les cas sporadiques ayant lieu en dehors des foyers endémiques et que j'ai eu occasion d'observer, j'ai constaté souvent l'existence d'excès alcooliques antérieurs et la présence de symptômes d'alcoolisme associés aux phénomènes pellagres.

Mais parmi les causes efficientes de la maladie qui nous occupe, on a surtout placé en première ligne l'action du soleil et l'alimentation par le maïs. On ne peut nier l'influence fâcheuse du soleil sur les pellagres; c'est ordinairement au mois de mars ou d'avril, au moment où le soleil commence à avoir de la force, qu'apparaissent les premiers symptômes de la maladie, c'est sur les parties découvertes et exposées au soleil que se développent les éruptions cutanées. Mais les rayons solaires paraissent avoir plus d'action pour produire l'érythème, accident fugace et accessoire, que la maladie elle-même, et c'est probablement parce que les pellagres sont déjà affaiblis et dans un état de résistance moindre aux agents extérieurs, que la peau est impressionnée par le soleil,

dont les individus bien portants peuvent supporter impunément les atteintes. Et d'ailleurs même, le soleil ne paraît pas indispensable à la production de l'éruption cutanée, car elle a lieu quelquefois pendant l'hiver et chez des personnes à profession sédentaire et non exposées comme les agriculteurs à l'action habituelle du soleil. Je ne m'arrêterai pas à discuter si l'érythème est causé par l'action des rayons chimiques du soleil plutôt que par ses rayons calorifiques, opinion qui a été émise par Charcot et exposée par Bouchard; il n'y a là rien de positif. Ce qui est certain, c'est que tout en admettant l'influence du soleil comme cause adjuvante et même déterminante de l'érythème, on ne peut considérer la chaleur solaire comme produisant la maladie, car ce n'est pas dans les pays les plus chauds que se développe la pellagre, et on peut citer un grand nombre de régions très chaudes dans lesquelles cette maladie est inconnue.

Reste l'alimentation par le maïs et plus particulièrement par le maïs altéré et contenant un champignon connu sous le nom de verdet. Cette opinion qui considère la pellagre comme un empoisonnement causé par le maïs a été émise pour la première fois en Espagne par Casal; mais elle a été généralement adoptée en Italie, et elle a été surtout développée par Balardini, de Brescia, qui le premier accusa comme la cause exclusive du mal, le champignon du maïs, le verdet. Je ne veux pas nier qu'une nourriture insuffisante telle que celle qui résulte de l'usage exclusif du maïs ne puisse produire dans l'économie une détérioration aboutissant à la pellagre, j'accepte parfaitement que le maïs altéré puisse amener un empoisonnement qui se traduit par les symptômes de la pellagre; mais il m'est impossible d'admettre que le maïs, altéré ou non, soit la cause unique, exclusive, spécifique de la pellagre, ainsi que l'ont soutenu Balardini, Costallat (1), et ainsi

(1) Costallat, *Étiologie et prophylaxie de la pellagre*. Paris, 1860.

que le soutient encore aujourd'hui Théophile Roussel (1). Avec cette opinion exclusive, comment expliquer les cas authentiques de pellagre, aujourd'hui nombreux, observés chez des gens qui n'ont jamais mangé de maïs; ce sont des cas sporadiques, ce sont des *pseudo-pellagres*, disent les Balardinistes; mais je leur demanderai de quel droit ils rayent ainsi ces maladies du cadre de la pellagre, puisqu'elles en offrent les symptômes, la marche et les lésions; si les personnes qui en sont atteintes avaient mangé du maïs, on ne ferait pas difficulté de les considérer comme des pellagres, il ne leur manque que la cause admise d'une manière trop exclusive. Aussi, en bonne logique et en bonne pathologie, cette cause ne me paraît pas indispensable pour produire la pellagre, et l'observation exacte des faits m'oblige à considérer la maladie qui nous occupe comme le résultat de circonstances dépressives multiples telles que la misère, l'alimentation insuffisante, le travail exagéré, l'alcoolisme, les chagrins, peut-être même l'introduction dans l'économie de certaines substances toxiques telles que le verdet.

Pour terminer ce qui a rapport à l'étiologie, j'ajouterai qu'on a encore admis parmi les causes productrices de la pellagre, l'aliénation mentale. Billod a rapporté plusieurs observations d'aliénés chez lesquels il serait survenu des érythèmes semblables à ceux de la pellagre et qui, suivant lui, seraient ainsi devenus pellagres consécutivement à la folie. Dans ces faits, recueillis dans les asiles d'aliénés, je pense qu'il faut distinguer deux catégories de malades; d'abord les vrais pellagres dont la démence constitue le dernier terme de la maladie et qui peuvent vivre encore assez longtemps, ainsi que je l'ai dit, en ne présentant que des symptômes d'une infirmité intellectuelle; et ensuite les véritables aliénés chez les-

(1) Théophile Roussel, *Traité de la pellagre*. Paris, 1866.

quels, par suite d'un affaiblissement de l'action du système nerveux, les rayons solaires, auxquels ils s'exposent sans précaution, peuvent déterminer des érythèmes semblables à ceux de la pellagre. C'est parmi ces derniers que doivent être placés la plupart des malades cités par Billod (1).

*Traitement.* — Il n'y a pas de traitement spécial et spécifique à employer contre la pellagre; pour s'opposer aux progrès de cette maladie, on doit combattre les accidents qui la constituent par les moyens appropriés et surtout parer à la déperdition des forces par l'emploi des toniques et par des soins hygiéniques. C'est ainsi que les troubles digestifs indiqueront l'emploi des amers, des alcalins pour faciliter la digestion gastrique, tandis qu'on prescrira les astringents et surtout les opiacés contre la diarrhée. Les érythèmes seront traités par des applications émollientes d'abord, puis par des poudres de talc, d'amidon, de lycopode et enfin par des lotions ou des pommades résolutives telles que les lotions avec l'eau blanche, l'infusion de feuilles de noyer, les pommades à l'oxyde de zinc ou au calomel. En cas d'excitation cérébrale on emploiera les bromures, la valériane, l'asa foetida, les bains émollients.

Lorsque les malades sont débilités, à la seconde et surtout à la troisième période, il faut s'adresser aux toniques: les préparations de quinquina et de gentiane, le phosphate de chaux, le fer, le chlorure de sodium, les bains salés et sulfureux peuvent rendre service pour soutenir les forces qui faiblissent.

Mais, pour combattre la pellagre et surtout pour la prévenir dans les pays où elle sévit d'une manière endémique, c'est à modifier les conditions hygiéniques qu'il

(1) Billod, *Traité de la pellagre d'après les observations recueillies en Italie et en France*, suivi d'une enquête dans les asiles d'aliénés. Paris, 1870.

faut s'appliquer, lorsque cela est possible. Il faut se rappeler ce que l'on sait à propos de l'étiologie, que la pellagre est une maladie causée par la misère, par une alimentation insuffisante et par un travail excessif; si dès le début de la maladie on peut donner aux patients un peu de viande, du lait, des légumes, au lieu de maïs; si on aère suffisamment leurs habitations, si on les met au repos ou si on ne leur demande qu'un travail modéré, le mal peut s'arrêter et la guérison complète peut être obtenue. De même dans les régions ravagées par l'endémie pellagreuse, en établissant des routes qui permettent les communications fréquentes avec les pays voisins plus sains, en creusant des puits susceptibles de donner de bonne eau, en conseillant une nourriture variée, on peut arriver à prévenir la maladie. C'est ainsi que dans les Landes et dans les Pyrénées la maladie a presque complètement disparu sous l'influence d'une plus grande aisance: les habitants, mieux nourris, mieux logés, mieux vêtus, résistent davantage aux mauvaises conditions du sol et du climat, et on voit le moment où la pellagre ne sera plus en France qu'une affection rare et sporadique. Il en serait de même en Italie et en Espagne, si les conditions économiques et hygiéniques des paysans pouvaient être changées. Je ne m'arrête pas sur le grillage du maïs, proposé par Balardini et vanté par Costallat comme un remède souverain pour détruire le verdet et prévenir l'intoxication. On croit peu maintenant à cette cause unique de la pellagre, même en Italie, et on y insiste davantage sur la nécessité d'assurer les conditions générales d'une bonne hygiène.

*Nature de la pellagre.* — En traitant de l'étiologie, j'ai dit que je ne considérais pas la pellagre comme une maladie spécifique, due à une seule cause; mais l'extension des symptômes à plusieurs appareils, la détérioration de la constitution indiquent suffisamment qu'elle doit

être classée parmi les maladies générales, parmi les maladies infectieuses. Est-ce une maladie parasitaire? on le dira certainement, quoiqu'on n'ait pas encore trouvé son microbe. Peu importe; ce qui est certain, c'est qu'elle est le résultat de causes dépressives agissant sur l'économie et principalement sur le système nerveux, de manière à amener une cachexie progressive plus ou moins rapide qui compromet l'existence.

g. Éruptions lépreuses; Lèpre.

Le mot *lèpre*, employé par les anciens pour désigner des maladies graves, assez mal déterminées, mais principalement caractérisées par des lésions cutanées profondes, s'applique aujourd'hui à deux maladies bien distinctes: l'une est l'éléphantiasis des Grecs, l'autre l'éléphantiasis des Arabes. Ces affections, présentant de grandes différences dans leur nature et dans leur expression, doivent être étudiées séparément; nous ne nous occuperons ici que de l'éléphantiasis des Grecs, celle des Arabes ayant déjà été décrite (voy. p. 164).

*Définition.* — L'éléphantiasis des Grecs est une maladie générale, caractérisée principalement par une altération de coloration de l'enveloppe cutanée, par une éruption tuberculeuse de la peau et des muqueuses, par des symptômes observés du côté du système nerveux, et même par des lésions organiques variées, parmi lesquelles on peut placer aujourd'hui, au premier rang, la présence d'un parasite microscopique.

Ce nom d'éléphantiasis paraît avoir été donné, par Arétée, à la maladie qui va nous occuper, dans le premier siècle de l'ère chrétienne. On doit rattacher à cette affection les maladies désignées sous les noms de *lèpre des Hébreux*, de *leuce* des Grecs, de *lèpre des croisades*, de *léontiasis*, de *Spedalskhed* de Norwège. Il

faut, au contraire, séparer de la lèpre, comme des affections qui en sont complètement distinctes, la maladie décrite par Bateman sous la dénomination de lèpre vulgaire, laquelle n'est qu'une variété du psoriasis, l'éléphantiasis des Arabes, maladie locale de la peau et du tissu cellulaire sous-cutané, et enfin la Radesyge de Norwège, qui ne paraît être qu'une syphilide.

*Historique.* — La lèpre est une des maladies les plus anciennement connues et décrites, car on en trouve des relations dans l'histoire du peuple juif et dans les livres de Moïse, qui sont les écrits les plus anciens que l'on connaisse. Elle a parcouru la surface de la terre, en suivant les grands mouvements des peuples, et rien n'est plus curieux que le spectacle de ses vicissitudes dans les pays qu'elle a tour à tour visités.

Est-ce en Égypte qu'elle a pris naissance? Ou bien n'a-t-elle apparue chez le peuple juif qu'après son arrivée dans l'Arabie où elle existait déjà? C'est là une question fort discutée et encore assez obscure. D'après Lucrèce, c'est en Égypte qu'elle se serait montrée d'abord:

Est Elephas morbus, qui propter flumina Nili  
Gignitur Ægypto in medio, neque præterea usquam,

et les Hébreux n'auraient fait que la transporter avec eux dans leurs pérégrinations. Il est certain que le voisinage d'un grand fleuve, dans un pays très chaud, et la présence des marécages qu'y déterminent ses nombreuses divisions ont pu favoriser le développement de la lèpre bien plutôt que le sol des premières contrées arides de l'Arabie parcourues par les Hébreux. Mais une autre raison meilleure, c'est qu'il ne paraît pas qu'on ait trouvé de trace de lèpre dans l'Arabie avant l'arrivée des Israélites. Quoi qu'il en soit sur ce point, on trouve, dans les écrits de Moïse, une très remarquable description de la maladie; il parle des taches, de leur coloration, de leur appari-